



JL LAGARCE, *Juste la fin du monde* (1990)



Mise en scène M. RASKINE, Comédie Française (2008)

crise personnelle et crise familiale



Mise en sc. Fr. BERREUR, MC2 de Grenoble (2007)

Étude transversale : la famille

EXTRAIT A - Première partie, scène première.

SUZANNE. - C'est Catherine. Elle est Catherine. Catherine, c'est Louis. Voilà Louis. Catherine.

ANTOINE. - Suzanne, s'il te plaît, tu le laisses avancer, laisse-le avancer.

CATHERINE. - Elle est contente.

ANTOINE. - On dirait un épagueul.

LA MERE. - Ne me dis pas ça, ce que je viens d'entendre, c'est vrai, j'oubliais, ne me dites pas ça, ils ne se connaissent pas. Louis, tu ne connais pas Catherine ? Tu ne dis pas ça, vous ne vous connaissez pas, jamais rencontrés, jamais ?

ANTOINE. - Comment veux-tu ? Tu sais très bien.

LOUIS. - Je suis très content.

CATHERINE. - Oui, moi aussi, bien sûr, moi aussi. Catherine.

SUZANNE. - Tu lui serres la main ?

LOUIS. - Louis. Suzanne l'a dit, elle vient de le dire.

SUZANNE. - Tu lui serres la main, il lui serre la main. Tu ne vas tout de même pas lui serrer la main ?

Ils ne vont pas se serrer la main, on dirait des étrangers. Il ne change pas, je le voyais tout à fait ainsi, tu ne changes pas,

Il ne change pas, comme ça que je l'imagine, il ne change pas, Louis,

Et avec elle, Catherine, elle, tu te trouveras, vous vous trouverez sans problème, elle est la même, vous allez vous trouver. Ne lui serre pas la main, embrasse-la.

Catherine.

ANTOINE. - Suzanne, ils se voient pour la première fois !

LOUIS. - Je vous embrasse, elle a raison, pardon, je suis très heureux, vous permettez ?

SUZANNE. - Tu vous vois ce que je disais, il faut leur dire.

LA MÈRE. - En même temps, qui est-ce qui m'a mis une idée pareille en tête, dans la tête ? Je le savais. Mais je suis ainsi, jamais je n'aurais pu imaginer qu'ils ne se connaissent pas, que vous ne vous connaissiez pas,

que la femme de mon autre fils ne connaisse pas mon fils, cela, je ne l'aurais pas imaginé,

Cru pensable.

Vous vivez d'une drôle de manière.

TEXTE B - Première partie, scène 2.

CATHERINE. - Ils sont chez leur autre grand-mère,

nous ne pouvions pas savoir que vous viendrez,

et les lui retirer à la dernière seconde, elle n'aurait pas admis.

Ils auraient été très heureux de vous voir, cela, on n'en doute pas une seconde

- non ? -

Et moi aussi, Antoine également,

Nous aurions été heureux, évidemment, qu'ils vous connaissent enfin.

Ils ne vous imaginent pas.

La plus grande a huit ans.

On dit, mais je ne me rends pas compte,

je ne suis pas la mieux placée,

tout le monde dit ça,

On dit,
Et ces choses-là ne me paraissent jamais très logiques
- juste un peu, comment dire ? pour amuser,
non ?-,
Je ne sais pas,
On dit et je ne vais pas les contredire, qu'elle ressemble à Antoine,
On dit qu'elle est exactement son portrait, en fille,
la même personne.
On dit toujours des choses comme ça, de tous les enfants on le dit, je ne sais pas, pourquoi non ?

LA MÈRE. – Le même caractère, le même sale mauvais caractère,
ils sont les deux mêmes, pareils et obstinés.
Comme il est là aujourd'hui, elle sera plus tard.

CATHERINE. – Vous nous aviez envoyé un mot,
vous m'avez envoyé un mot, un petit mot, et des fleurs, je me souviens.
C'était, ce fut, c'était une attention très gentille et j'en ai été touchée, mais en effet,
vous ne l'avez jamais vue.
Ce n'est pas aujourd'hui, tant pis, non, ce ne sera pas aujourd'hui que cela changera.
Je lui raconterai.
Nous vous avons, avons, envoyé une photographie d'elle
- elle est toute petite, toute menue, c'est un bébé, ces idioties !-
et sur la photographie, elle ne ressemble pas à Antoine, pas du tout, elle ne ressemble à personne,
quand on est si petit on ne ressemble à rien,
je ne sais pas si vous l'avez reçue.
Aujourd'hui, elle est très différente, une fille, et vous ne pourriez la reconnaître,
elle a grandi et elle a des cheveux.
C'est dommage.

TEXTE C - Première partie, scène 2 (suite)

CATHERINE.— Il ne porte le prénom de votre père,
Je crois, nous croyons, nous avons cru, je crois que c'est bien, celais faisait plaisir à Antoine, c'est
une idée auquel, à laquelle, une idée à laquelle il tenait,
Et moi,
Je ne saurais rien y trouver à redire
– je ne déteste pas ce prénom.
Dans ma famille, il y a le même genre de traditions, c'est peut-être moins suivi,
Je ne me rends pas compte, je n'ai qu'un frère, finalement,
et il n'est pas l'aîné, alors,
Le prénom des parents ou du père du père de l'enfant mâle, le premier garçon, toutes
ces histoires.
Et puis,
Et puisque vous n'aviez pas d'enfant, puisque vous n'avez pas d'enfants,
– parce qu'il aurait été logique, nous le savons...
ce que je voulais dire :
mais puisque vous n'avez pas d'enfant
et Antoine dit ça,
tu dis ça, tu as dit ça,
Antoine dit que vous n'en aurez pas
– ce n'est pas décider de votre vie mais je crois qu'il n'a pas tort.
Après un certain âge, sauf exception, on abandonne on renonce –
puisque vous n'avez pas de fils,
c'est surtout cela,

puisque vous n'aurez pas de fils,
il était logique
(logique, ce n'est pas un joli mot pour une chose à l'ordinaire heureuse et solennelle, le baptême des enfants, bon)
Il était logique, on me comprend,
Cela pourrait paraître juste des traditions, de l'histoire ancienne mais c'est aussi ainsi que nous vivons,
Il paraissait logique,
nous nous sommes dit ça, que nous l'appelions Louis, comme votre père, donc, comme vous, de fait.
Je pense aussi que cela fait plaisir à votre mère.

EXTRAIT D – Première partie, scène 3.

SUZANNE- Elle, ta mère, ma mère,
Elle dit que tu as fait et toujours fait,
Et depuis sa mort à lui,
que tu as fait et toujours fait ce que tu avais à faire.
Elle répète ça
Et si nous devons par hasard, seulement, ne serait-ce qu'à peine, si nous devons insinuer, oser insinuer que peut-être, comment dire ?
Tu ne fus pas toujours tellement tellement présent,
Elle répond que « tu as fait et toujours fait ce que tu avais à faire »,
Et nous, nous nous taisons,
Est-ce qu'on sait ?
On ne te connaît pas.
Ce que je suppose, ce que j'ai supposé et Antoine pense comme moi,
il me le confirma lorsqu'il pensa que sur ce point comme sur d'autres, j'étais en âge de comprendre,
C'est que jamais tu n'oublies les dates essentielles de nos vies,
les anniversaires quels qu'ils soient,
Que toujours tu restas proche d'elle, d'une certaine manière,
et que nous n'avons aucun droit de te reprocher ton absence.

C'est étrange,
Je voulais être heureuse et l'être avec toi
– on dit ça, on se prépare –
Et je te fais des reproches et tu m'écoutes,
Tu sembles m'écouter sans m'interrompre.

J'habite toujours ici avec elle.
Antoine et Catherine, avec les enfants
– je suis la marraine de Louis –
on une petite maison, pavillon, j'allais rectifier, je ne sais pas pourquoi tu dois aimer (ce que je pense)
tu dois aimer ces légères petites nuances, petite maison, bon, comme bien d'autres, à quelques kilomètres de nous, par-là, vers la piscine découverte omnisports,
tu prends le bus 9 et ensuite le 62 et ensuite tu dois marcher encore un peu.
C'est bien, cela ne me plaît pas, je n'y vais jamais mais c'est bien.
[...]

EXTRAIT E - Première partie, scène 4

LA MERE.- Après ils eurent treize et quatorze ans, Suzanne était petite, ils ne s'aimaient pas beaucoup, ils se chamaillaient toujours, ça mettait leur père en colère, ce furent les dernières fois et plus rien n'était pareil.

Je ne sais pas pourquoi je raconte ça, je me tais.

Des fois encore,
des pique-niques, c'est tout, on allait au bord de la rivière,
oh là là là !
bon, c'est l'été et on mange sur l'herbe, salade de thon
avec du riz et de la mayonnaise et des œufs durs,
-celui-là aime toujours autant les œufs durs-
et ensuite, on dormait un peu, leur père et moi, sur la couverture, grosse couverture verte et rouge,
et eux, ils allaient jouer à se battre.
C'était bien.

Après, ce n'est pas méchant ce que je dis,
après ces deux-là sont devenus trop grands, je ne sais plus,
est-ce qu'on peut savoir comment tout disparaît ?
ils ne voulurent plus venir avec nous, ils allaient chacun de leur côté faire de la bicyclette, chacun
pour soi,
et nous seulement avec Suzanne,
cela ne valait plus la peine.

EXTRAIT F – Première partie, scène 10.

LOUIS.- [...]
Parfois, c'est comme un sursaut,
parfois, je m'agrippe encore, je deviens haineux,
haineux et enragé,
je fais les comptes, je me souviens.
Je mords, il m'arrive de mordre.
Ce que j'avais pardonné, je le reprends,
un noyé qui tuerait ses sauveteurs, je leur plonge la tête
dans la rivière,
je vous détruis sans regret avec férocité.
Je dis du mal,
je suis dans mon lit, c'est la nuit, et parce que j'ai peur,
je ne saurais m'endormir,
je vomis la haine.
Elle m'apaise et m'épuise
et cet épuisement me laissera disparaître enfin.
Demain, je suis calme à nouveau, lent et pâle.
Je vous tue tous les uns après les autres, vous ne le savez pas
et je suis l'unique survivant,
Je mourrai le dernier.
Je suis un meurtrier et les meurtriers ne meurent pas,
il faudra m'abattre.
Je pense du mal.
Je n'aime personne,
je ne vous ai jamais aimés, c'était des mensonges,
je n'aime personne et je suis solitaire,

et solitaire, je ne risque rien,
je décide de tout,
la Mort aussi, elle est ma décision
et mourir vous abîme et c'est vous abîmer que je veux.

EXTRAIT F – Seconde partie, scène 3.

ANTOINE.- Parfois, eux et moi,
et eux tous les deux, les parents ils en parlaient et devant moi encore,
comme on ose évoquer un secret dont on devait me rendre également responsable.
Nous pensions,
et beaucoup de gens, je pense cela aujourd'hui, beaucoup de gens, des hommes et des femmes,
ceux-là avec qui tu dois vivre depuis que tu nous as quittés,
beaucoup de gens doivent assurément le penser aussi, nous pensions que tu n'avais pas tort,
que pour le répéter si souvent pour le crier tellement comme on crie les insultes, ce devait être juste,
nous pensions que en effet, nous ne t'aimions pas assez, ou du moins,
que nous ne savions pas te le dire
(et ne pas te le dire, cela revient au même, ne pas te dire assez que nous t'aimions, ce doit être
comme ne pas t'aimer assez).
On ne se le disait pas si facilement,
rien jamais ici ne se dit facilement,
non,
on ne se l'avouait pas, mais à certains mots, certains gestes, les plus discrets,
les moins remarquables,
à certaines prévenances
-encore une autre expression qui te fera sourire, mais je n'ai plus rien à faire maintenant d'être
ridicule, tu ne peux pas l'imaginer-
à certaines prévenances à ton égard,
nous nous donnions l'ordre, manière de dire,
de prendre plus souvent et mieux encore soin de toi, garde à toi,
et de nous encourager les uns les autres à te donner la preuve
que nous t'aimions plus que jamais tu ne sauras t'en rendre compte.

AXES de REFLEXION proposés

- la communication intra-familiale
- les règles et les conventions
- la famille, monde familier ou monde étranger ?
- Amour ou haine ?

PISTES de CORRECTION. Exploitation du corpus

◆ La famille, lieu de l'impossible parole?

La famille est lieu de l'incommunicabilité où tout est entamé : les énoncés sont flous (« le », « en », on ignore le contenu que les pronoms désignent) et les énonciateurs le sont tout autant ; « on » pronom indéfini neutre est-il censé englober tous les membres de la famille ? Parfois, la communication semble se dérouler à l'insu même des personnages, ce qu'indique la position de l'adverbe « rien » qui devient le sujet du verbe pronominal (« rien » envahit alors la proposition, étant tout à la fois sujet et objet). La famille est parasitée par le néant et les relations sont comme prises d'assaut par ce vide :

SUZANNE : On ne se le disait pas si facilement, / rien jamais ici ne se dit facilement,

Les verbes de parole eux-mêmes sont retranscrits par les verbes les plus génériques possibles : « parler » et « dire », fréquemment repris par les personnages.

ANTOINE eux tous les deux, les parents ils en parlaient et devant moi encore, / comme on ose évoquer un secret

Les spectateurs sont finalement happés dans cette vie de famille puisque « le secret » qui occupe l'énoncé (« en parlaient », « évoquer un secret ») n'est finalement pas divulgué. Antoine, tout en dénonçant le secret, l'aura en vérité propagé, perpétué et maintenu. Et le spectateur n'est ainsi pas plus avancé que les personnages. Nous sommes au même point qu'Antoine et sa famille, nous sommes en quelque sorte, avec ou pour ainsi dire, nous devenons eux. La mise en équation de l'espace scénique (le personnages) et celui hors-scène, du fictif (des personnages) et du réel (les spectateurs) se sera soudée, sur ce pacte du secret partagé. Le non-dit n'est donc pas tout à fait du rien ; il vaut pour liant. Le secret est un lien et puissant puisqu'il surpasse les frontières habituels plateau/hors plateau, fiction/réel.

◆ Lieu de la convention ?

La convention, qui a beaucoup hanté mais aussi inspiré Jean-Luc LAGARCE¹ est principalement interrogée par les femmes de la maison. Suzanne comme Catherine assimiler la famille au lieu où les conventions sont respectées et transmises, de génération en génération. La convention permet de se rassurer et de se dire qu'on est une vraie famille :

SUZANNE. -Tu lui serres la main, il lui serre la main. Tu ne vas tout de même pas lui serrer la main ?

(scène première)

CATHERINE Dans ma famille, il y a le même genre de traditions, c'est peut-être moins suivi,

[...] Cela pourrait paraître juste des traditions, de l'histoire ancienne mais c'est aussi ainsi que nous vivons, (sc. 2)

SUZANNE C'est que jamais tu n'oublies les dates essentielles de nos vies, / les anniversaires quels qu'ils soient, (scène 3)

1 JL LAGARCE, *Les règles du savoir-vivre dans la société moderne* (1995).

La mère, elle, va beaucoup plus loin : elle ne se contente pas, comme Suzanne, d'adhérer à la norme, elle adapte sa stratégie narrative pour y inclure toute une série de stéréotypes sur la vie de famille : les hommes sont attachés à la « voiture », les dimanches sont propices aux piques-niques et les garçons « jouent à se battre » :

LA MERE des pique-niques, c'est tout, on allait au bord de la rivière, / oh là là là ! / bon, c'est l'été et on mange sur l'herbe, salade de thon / avec du riz et de la mayonnaise et des œufs durs,

Le souci qu'elle a de la norme qui est s'empare même de son discours, est dénoncé par la concession de la position de sujet à un pronom neutre qui désigne une entité indéfinie, et autre effet pervers, cette famille qu'elle rêve, qu'elle joue à former, n'est plus sa famille mais n'importe quelle famille-type, ce qui aboutit à dépersonnaliser son propre cercle. Croyant le renforcer, elle le vide de sa spécificité, au nom des apparences et des usages à préserver : elle emploie le « on » au lieu du « nous » pour désigner la famille.

◆ Des étrangers

L'atmosphère de la pièce est d'emblée ambivalente, oscillant entre comique de situation et tragique latent, du fait du paradoxe, dès la scène liminaire : dans la famille, on est des étrangers, d'abord littéralement des inconnus :

LA MERE Ne me dis pas ça, ce que je viens d'entendre, c'est vrai, j'oubliais, ne me dites pas ça, ils ne se connaissent pas. Louis, tu ne connais pas Catherine ?

La mère comme Suzanne semblent horrifiées par le renversement des identités : l'intime, le cercle privé censément familial et rassurant, est devenu le lieu de l'anonymat et de la méconnaissance, ce qui menace tout l'équilibre du monde puisqu'une chose est réversible en son contraire, situation aberrante que Suzanne s'empresse de modaliser :

SUZANNE Ils ne vont pas se serrer la main, on dirait des étrangers. [...]

Mais à bien y regarder, ce n'est pas la seule manifestation d'étrangeté : l'étrangeté désigne aussi celui qui s'extrait du cercle. Cela ne recouvre donc non pas seulement une essence mais une résultante. On peut devenir étranger, ce qui relève de la trahison, puisqu'à la logique de groupe sont préférées les individualités, impardonnable pour le système familial dans lequel Louis a grandi :

LA MERE après ces deux-là sont devenus trop grands, je ne sais plus, / est-ce qu'on peut savoir comment tout disparaît ? / ils ne voulurent plus venir avec nous, ils allaient chacun de leur côté faire de la bicyclette, chacun pour soi,

L'étrangeté désigne vite une faute, pour ne pas dire une déviance, et ce n'est pas si étonnant qu'Antoine, en fin de pièce, assimile la vie de Louis (littéraire, mondaine, homosexuelle) à une logique de substitution (une famille en ayant éclipsé une autre) :

ANTOINE beaucoup de gens, des hommes et des femmes, ceux-là avec qui tu dois vivre depuis que tu nous as quittés,

D'une certaine façon, la thématique de l'étranger permet à des personnages autres que le

héros, de penser la peur et la hantise, celle du manque, mais plus encore celle de la concurrence, écrasante, surévaluée par Antoine (d'où l'accumulation de pluriels, noms collectifs et hyperboles : « beaucoup de gens, hommes, femmes, ceux »); si à une famille peut se substituer une autre, c'est que la famille est une notion non plus absolue, garantie, pérenne mais une notion relative, variable et re-négociable.

Les inconnus, les étrangers, ceux qui sont extérieurs au premier cercle fondamental, permettent aussi, par ricochet de définir ce premier cercle : si la famille sont ceux avec qui on vit (pour reprendre les mots de Louis), on déduit que la famille ne sont pas forcément, pas prioritairement des gens qu'on aime (d'abord des colocataires, ensuite des aimants), et surtout, la famille n'est pas ceux avec lesquels on meurt. Antoine pointe, sans le savoir, toute la vanité du projet de retour de Louis à l'agonie. On ne meurt pas parmi les siens, on vit. Mourir ne peut que s'accomplir hors-champ.

◆ Du pareil au même ?

Comme pour contrebalancer un monde très instable (où la famille n'est plus un absolu immuable), les personnages sont obsédés par l'identité, qui reforme des lignées par la logique (déductive) et le discours, puisque la biologie (le sang, l'ADN) et l'amour (difficiles, incertains) ne sont plus des garanties. Les personnages affirment et réaffirment des identités ce qui resserre les liens, et reforme une famille selon une nouvelle évidence (où c'est parce qu'on l'a dit que c'est une famille).

tu te trouveras, vous vous trouverez sans problème, elle est la même (LA MERE)

Le rôle de la parole est alors suprêmement importance, en ce qu'elle est requise pour sceller un lien qui sinon, n'iraient pas de soi :

CATHERINE On dit et je ne vais pas les contredire, qu'elle ressemble à Antoine, / On dit qu'elle est exactement son portrait, en fille, / la même personne.

Catherine recrée de la cohésion familiale par les liens d'identité qu'elle met délibérément en avant : Antoine et sa fille deviennent « les mêmes », ce qu'avait déjà fait plus haut la mère parlant de Louis et Catherine (« la même »). La famille disloquée est reconstruite par le discours.

Pourtant, la parole est retorse, car la parole qui admet et ressoude peut aussi bien, à tout instant, disqualifier et exclure.

Toute l'ambiguïté de cette parole toute-puissante (parole qui atteste ou bien qui promulgue) ressort en effet dans la réponse de Catherine, lorsqu'elle présente sa progéniture : le petit-fils porte le prénom du grand-père *donc* de notre héros, comme validé parce qu'il arrive au bout de la chaîne discursive :

(CATHERINE) nous nous sommes dit ça, que nous l'appelions Louis, comme votre père, donc, comme vous, de fait.

L'ordre logique aurait été l'ordre chronologique (puisque'on parle de généalogie) : le grand-père puis la génération des enfants (Louis, le héros de la pièce) puis le petit-fils (le fils d'Antoine qui s'appelle comme le premier puis le second). Mais Catherine vient de démontrer que dans cette famille, les places ne sont décidément jamais acquises : Louis,

notre héros, est rejeté en fin de proposition. Il est déjà marginal dans la réponse de Catherine arrivant trop tard si l'on tient compte de la chronologie familiale).

◆ L'amour : trop ou pas assez ?

Les relations familiales sont moins conflictuelles qu'elles ne sont houleuses ; elles ne se résument en effet pas à une opposition ouverte et permanente, de sorte qu'on ne peut pas vraiment parler de conflit familial chez LAGARCE, comme on lit trop souvent. Des moments d'amour affleurent et surtout, les sentiments contradictoires sont juxtaposés, dans des antithèses perturbantes :

(LA MERE) et eux, ils allaient jouer à se battre. / C'était bien.

« Se battre » et l'adverbe « bien » ne vont pas ensemble. De même, « aimer » et « mensonges » relèvent de connotations antagonistes :

LOUIS. Je n'aime personne, / je ne vous ai jamais aimés, c'était des mensonges, / je n'aime personne et je suis solitaire, / et solitaire, je ne risque rien,

Plus évidente encore, la violence de « tu me touches : je te tue » que lance Antoine survolté à Louis (seconde partie, sc. 2).

(ANTOINE) Tu me touches : je te tue

Les relations très tendues dans cette famille tiennent à trois phénomènes : d'abord la coexistence de pulsions de vie et de mort, d'amour et de destruction, d'où les paradoxes, antithèses et oxymores du texte) ; en second lieu la fulgurante des changements d'humeur (ce que traduit l'asyndète (« tu me touches : je te tue », en un signe de ponctuation, les deux points, la conséquence de la première proposition produit la menace de mort dans la seconde proposition). Enfin, troisième caractéristique de cette vie de famille, l'ambiguïté : le verbe « toucher » voulant dire en français aussi bien au sens premier « effleurer », qu'au sens second « émouvoir », et employé de manière euphémistique, il signifie « tabasser », c'est-à-dire qu'il signifie tout à la fois ds choses bonnes et des choses mauvaises.

Les difficultés relationnelles parasitent jusqu'à l'expression de l'amour, qui demeure très dépendante des négations :

(SUZANNE) la preuve / que nous t'aimions plus que jamais tu ne sauras t'en rendre compte.

Cet état de tension entre le positif et le négatif, l'affectueux et la réprobation se trouvait déjà chez Catherine :

C'était, ce fut, c'était une attention très gentille et j'en ai été touchée, mais en effet, / vous ne l'avez jamais vue.

Dans les deux cas, la négation partielle est exprimée par le groupe adverbial « ne...jamais »

(et qui invalide dans le premier exemple, le fait de « s'en rendre compte », dans le second, le fait de « voir » l'enfant). La vie familiale compliquée, la difficulté à être une famille n'est pas la conséquence des sentiments laborieusement formulés mais leur cause. Ce n'est pas parce qu'on ne s'aime pas qu'on n'est pas une famille mais parce qu'on n'est pas une famille (pas au sens de famille absolue que l'on aurait voulu que les mots pour parler, et notamment que les mots pour parler et dire, ne viennent pas si aisément (s'embourbant dans des négations complexes et partielles.)

Il y a une famille dans *Juste la fin du monde* : mais une famille hésitante, discutable, non conforme.

Quand Louis essaie d'être tranché, il échoue et son propos trahit son artificialité, sa haine surjouée :

LOUIS. Je n'aime personne, / je ne vous ai jamais aimés, c'était des mensonges, / je n'aime personne et je suis solitaire, / et solitaire, je ne risque rien,

Les répétitions du passage dénoncent l'entreprise d'auto-persuasion du héros. Ne pas aimer, être seul et rejeter le monde (d'où les adverbes « rien » qui fait écho à l'autre indéfini de la proclamation, « personne ») forment les trois piliers de cette déclaration à la rhétorique tellement insistante (deux répétitions de termes, « aimer » et « solitaire », et un écho) qu'elle en échoue ; le spectateur comprend que c'est un jeu, ou un sur-jeu.

Pour s'adresser à sa famille, une famille complexe, les discours simplistes ne tiennent pas : dire qu'on aime est vite intenable mais dire que l'on est hait n'est pas plus facile. Entre les deux, et ce que choisit Louis ici, il y a le jeu outrancier, celui d'un mauvais acteur, un tricheur, en somme.

* * *

Pour aller plus loin

LA FILLE. – Et vingt et une heures vingt et ne viendront plus et jouons quand même et faisons semblant,
tricheurs aux extrêmes,
et répétons une fois de plus
et là pour rien,
sûr,
qu'est-ce que cela fait ? – Oh là là au point où nous en sommes !²

Et

2 JL LAGARCE, *Music-hall* (scène finale) (1988)

D'une manière générale, par conséquence, je vieillis l'ensemble de la distribution et cela intervient sur cette notion de « tricherie »: on ne dit pas l'âge que l'on a. Le spectateur sera aussitôt alerté par cette bizarrerie, lorsqu'il entendra Louis dire qu'il a 34 ans. Je souhaite donc plutôt au contraire insister sur la notion de « tricherie ». La première chose qu'on demande au protagoniste de *Juste la fin du monde*, c'est de tricher. Lui, dit « je ne veux pas tricher » mais sa mère réplique « s'il te plaît, si tu pouvais tricher un petit peu... »

Mais la tricherie n'est pas forcément un aspect négatif. Elle révèle en tout cas comment quelqu'un est capable de composer pour vivre! Donc, de rendre compatibles ses idéaux et la réalité de la vie. Sur ce chemin biaisé, on est conduit aussi vers une certaine idée du « vrai ». C'est l'idée majeure du Théâtre: n'est-ce pas en passant par le faux qu'on accède à la vérité? Le héros de *Juste la fin du monde* a le projet de revenir dans un monde où l'on triche et où il voudrait y opposer son refus de la tricherie, alors que sa famille l'enjoint au contraire à tricher avec elle.³

Et enfin

A ne pas admettre sa propre vie ses propres lâchetés, son arrangement, toujours avec la réalité, à ne pas vouloir s'interroger sur ses actes ou sur son immobilité, pleine toujours de la bonne conscience de la réflexion, à ne parler que des autres, si lointains dans la géographie ou l'histoire, et morts, ou exotiques, ou si incompréhensibles, à ne parler plus que des combats que nous leur intimons de livrer, dans notre bon confort, les batailles à livrer et les questions que nous leur ordonnons de se poser, et les jugements définitifs que nous assenons sur leurs vies, leurs erreurs, leurs victoires et leurs imbéciles défaites, nous mourons, nous sommes morts, nous regardons le spectacle, tout nous est spectacle, la vie nous quitte, nous ne nous interrogeons plus, nous nous aimons tels que nous avons patiemment décidé d'être. Nous trichons.⁴

3 François BERREUR, Entretien réalisé pour la MC2: Grenoble, le 21 mars 2007 par Denys LABOUTIERE, dramaturge.
<https://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Juste-La-Fin-Du-Monde-FB/ensavoirplus/idcontent/2260>

4 JL LAGARCE, *Du luxe et de l'impuissance*. (1995)